

Les T'ais

Les T'ais, établis au Yun-nan où l'on a longtemps cru qu'ils avaient fondé au VIII^e siècle le royaume de Nantchao (il semble qu'on y ait en réalité parlé un dialecte tibéto-birman, lolo ou ming-kia) 2, n'ont conquis que beaucoup plus tard leur indépendance dans les vallées de l'Indochine centrale et de la Birmanie. On parle parfois de « l'invasion des T'ais », conséquence de « la poussée mongole » du XIII^e siècle. En réalité, il s'est agi plutôt d'une infiltration lente, et sans doute fort ancienne, le long des fleuves et des rivières, relevant de ce glissement général des populations du Nord vers le Sud, qui caractérise le peuplement de la péninsule indochinoise 3. Mais il est de fait que les environs de l'année 1220, peut-être à la suite de la mort de Jayavarman VII qu'on peut placer peu avant cette date, ont vu se produire une grande effervescence aux confins méridionaux du **Yun-nan**. **D'après** les dates traditionnelles données ici sous toute réserve, la principauté t'aie de Mogaung au nord de Bhamo aurait été fondée en 1215, celle de Moné ou Mûông Nai sur un affluent de droite de la Salwin en 1223, et l'Assam aurait été conquis en 1229 1. C'est vers la même date que les chefs t'ais de Ch'ieng Rung et de Ngôn Yang (site de Ch'ieng Sên) sur le haut Mékong, s'allient par le mariage de leurs enfants.

C'est vraisemblablement de la même époque que date la descente légendaire de Khun Borom, et l'arrivée massive des T'ais par le Nam U sur le site de Luang Fra Bang. Au milieu du XIII^e siècle, les T'ais avaient déjà fortement « noyauté » les groupes khmèrs, môns et birmans hindouisés des vallées du Sud, et lorsqu'ils eurent acquis une certaine cohésion, leurs chefs semblent, tant pour l'organisation interne de leurs principautés, que pour leur politique à l'égard des vieilles civilisations hindoues des vallées et des deltas, s'être inspirés de l'exemple des Mongols, dont la prodigieuse épopée devait frapper leur imagination. On verra que l'inscription de Râma K'amhèng, le grand conquérant siamois de la fin du XIII^e siècle, sonne même parfois comme un écho de la geste de Gengis Khan.

De leur côté, les Mongols, depuis leur prise de Ta-li le 7 janvier 1253 et leur pacification du Yun-nan en 1257, ne devaient pas voir d'un mauvais oeil la création, aux dépens des vieux royaumes hindouisés, d'une série de principautés t'aies plus faciles à maintenir dans **l'obéissance de l'Empire** du Milieu. Mais cette conjoncture politique semble avoir eu pour résultat, moins un bouleversement soudain dans le peuplement de la péninsule, que la prise du pouvoir par une classe dirigeante d'origine t'aie. En Birmanie, la prise de Pagan par les Mongols en 1287 aura pour conséquence la disparition temporaire de la royauté birmane et la division du pays en principautés gouvernées par des chefs t'ais. Dans le bassin du haut Ménam, un chef t'ai venu de Ch'ieng Ray chassera de Haripunjaya la dynastie mône et fondera une nouvelle capitale, Ch'ieng Mai, à peu de distance de l'ancienne. A Sukhot'ai (Sukhodaya), la proclamation d'indépendance sera suivie d'une rapide conquête, qui aura pour conséquence la substitution du gouvernement des T'ais à l'administration khmère dans le bassin du Ménam et sur le haut Mékong.

Les T'ais n'étaient entrés dans l'histoire de l'Inde extérieure qu'au XI^e siècle, avec la mention d'esclaves ou prisonniers de guerre Syâm dans l'épigraphie chame, où ils figuraient à côté des Chinois, des Vietnamiens, des Cambodgiens et des Birmans'. Au XII^e siècle, les bas-reliefs d'Angkor Vat représentent, en tête du grand défilé de la galerie sud, un groupe de guerriers qui portent un costume entièrement différent de celui des Khmèrs et que deux courtes inscriptions qualifient de Syâm 2. Il s'agit très probablement des T'ais du moyen Ménam, car c'est au royaume de Sukhot'ai que les Chinois appliquent au XIII^e siècle le nom de Sien mentionné pour la première fois en 1282 par l'Histoire des Yuan à propos d'une ambassade envoyée par mer et **interceptée par les Chams**. Ces « sauvages », comme on appelle parfois les Syâm d'Angkor Vat, n'avaient de sauvage que l'accoutrement. Ils devaient posséder une organisation sociale dont certains vestiges subsistent dans celle des principautés laotiennes', et dont le régime féodal des Mûôngs du

haut Tonkin et du Thanh-hoa donne sans doute une idée approchée 2. Vivant depuis longtemps au Yunnan dans l'orbite de la civilisation chinoise, ils devaient non seulement posséder une civilisation matérielle assez avancée, mais encore avoir eu quelque contact avec l'Inde et le bouddhisme, par la route qui joignait l'Inde à la Chine par l'Assam et le Yun-nan ce qui expliquerait l'influence très nette de l'art des Pàlas et des Senas du Bengale sur l'art bouddhique des T'ais dans l'extrême Nord du bassin du Ménam Enfin les T'ais- ont toujours été de remarquables assimilateurs : ils ne furent pas longs à s'approprier ce qui, dans la civilisation de leurs voisins et maîtres, était susceptible de les mettre en mesure de lutter victorieusement contre eux.

Leurs rapides succès dans le bassin du Ménam furent, comme on va le voir, la conséquence de l'affaiblissement du Cambodge, et du déclin, puis de la chute, de la puissance birmane sous les coups des Mongols. On est de plus en plus disposé à admettre que ces succès sont moins le résultat de la migration d'une grande masse de population, que la conséquence de l'encadrement des populations sédentaires (de parlers môn-khmèrs ou tibéto-birmans) par des immigrants arrivant en nombre de plus en plus grand, et s'imposant comme maîtres à ces dernières.

La libération des T'ais du Ménam dans la deuxième moitié du xi i le siècle.

On se souvient que le bassin du Ménam, primitivement peuplé par des Môns, avait été le siège du royaume de Dvâravatî au VIIesiècle. Au Xle les Khmers s'étaient installés à Lavo, et au XI le ils avaient **étendu leur domination** jusqu'aux frontières du royaume de Haribunjaya entrant en conflit avec le roi Adityarâja.

Au début du xiiie siècle, ce royaume était toujours gouverné par une dynastie môn. Un des rois mentionnés dans les chroniques de Haripunjaya a laissé à Lamp'un, sur le site de l'ancien Haripunjaya, des inscriptions en langue môn entremêlée de passages en pâli : c'est Sabbâdhisiddhi dont on a deux inscriptions datées 1213, 1218, 1219. Elles relatent diverses fondations dans des monuments bouddhiques', dont l'un, Vat Kukut, correspond au Mahâbalachetiya construit par Adityarâja. Après Sabbâdhisiddhi, et les chroniques donnent une liste de rois dont on ne connaît que les noms.

Ils avaient pour voisins au nord-est les princes Lam de Ngôn Yang (Ch'ien Sèn) dont le dernier, Mangray, né en 1239, succéda à son père en 1261. L'année suivante, déplaçant sa capitale vers le sud, il fonda Ch'ien

Ray Puis, étendant son autorité vers le nord-est et le sud-ouest, il prit Ch'ien Khong en 1269 et fonda Mûông Fang en 1273. En 1287, dit un ancien texte, Mangray, prince de Ch'ien Ray, Ngam Mûông, prince de Mûông P'ayao (sur le haut Mè Ing), et Râma-K'âmhéng roi de Sukhot'ai, «se réunirent en un endroit propice, conclurent un solide pacte d'amitié, et s'en retournèrent ensuite chacun dans son pays » 5.

Ce n'est sans doute pas une simple coïncidence si cette alliance des trois chefs t'ais eut lieu l'année même de la prise de Pagan par les troupes sino-mongoles. On verra que, dans la décennie qui suivit, Mangray mit fin à la domination môn sur Haripunjaya et fonda, à quelque distance de cette ville, Ch'ien Mai, la « nouvelle capitale » des T'ais. Quant à Rama-Kâmhéng dont la fortune devait être encore plus brillante, voici les origines de la dynastie à laquelle il appartenait.

Sur le moyen Ménam, les T'ais connus de leurs voisins sous le nom de Sylam avaient pris pied depuis sans doute assez longtemps'. Les vestiges khmèrs qui se voient encore à Sukhot'ai et à Savank'alok II prouvent l'extension de la domination khmère sur cette

région, peut-être depuis Sūryavarman II, - en tout cas à l'époque de Jayavarman VII. C'est vers le milieu du XIII^e siècle que les Syām de Sukhot'ai se rendirent indépendants dans des circonstances qui nous sont révélées par une inscription postérieure d'environ un siècle.

Un prince t'ai, Pha Müông, chef 'de Meung Rat et peut-être fils-de l'ancien chef t'ai de Sukhot'ai sous la suzeraineté khmère, avait reçu du souverain cambodgien le titre de Kamrateng.An' çri Indrapatîndrâditya, et avait épousé la princesse khmère **Sikharamahadevi** Il était lié d'amitié avec un autre prince t'ai, Bang Klang T'ao, chef de Bang Yang. A la suite d'événements mal précisés 5, les deux chefs t'ais entrèrent en **conflit** avec le gouverneur khmèr de Sukhot'ai. Après la prise de Si Sach'analai (aujourd'hui Savank'alok), la cité jumelle de Sukhot'ai les deux alliés chassèrent de Sukhot'ai le résident cambodgien. Pha Müông installa à sa place son compagnon, et le sacra roi en lui conférant son propre titre de ` Kamrateng An' Pha Müông Çri Indrapatîndrâditya.

On ne possède de date précise pour aucun des épisodes qui marquèrent l'accession des T'ais de Sukhot'ai à l'indépendance politique et amenèrent l'intronisation d'Indrâditya. Mais comme Râma K'amhèng, son troisième fils qui fut son second successeur, régnait dans les deux dernières décennies du siècle, on peut dater le sacre d'Indraditya des environs de 1220. Plus tard, le pays de Lavo semble s'être lui aussi détaché du Cambodge, car de 1289 à 1299 on le voit envoyer des ambassades en Chine'. On verra qu'au milieu du siècle suivant, il était gouverné par un prince t'ai.

D'Indrâditya et de son successeur immédiat on sait tout juste ce que nous en dit le début de la stèle de Râma K'amhèng composée en 1292. Cette - célèbre inscription donne par ailleurs sur la jeunesse de celui-ci d'intéressants détails qui méritent d'être cités

« Mon père avait nom Çrî Indrâditya, ma mère avait nom Nang Sũông, mon frère aîné avait nom Ban Müông. Nous étions cinq enfants nés du même sein : trois garçons, deux filles, Le premier né de nos frères aînés mourut quand il était encore petit. Lorsque j'eus grandi et atteint dix-neuf ans, Khun Sam Ch'on, chef de Müông Ch'ôt, vint attaquer Müông Tak 3. **Mon père l'alla** comba ttre par la gauche; Khun Sam Ch'on s'en vint par la droite et chargea en masse. Les gens de mon père s'enfuirent et se dispersèrent en complète déroute. Moi, je ne pris pas la fuite, je montai sur l'éléphant Anekap'on (Anekabala, « force immense ») et je le poussai devant mon père. J'engageai avec Khun Sam Ch'on un duel d'éléphants : je frappai son éléphant qui avait nom Mas Müông (« or du pays») et le mis hors de combat. Khun Sam Ch'on s'enfuit. Alors mon père me donna le surnom de P'ra Râma K'amhèng (« Râma le Fort ») parce que j'avais frappé l'éléphant de Khun Sam Ch'on.

« Du vivant de mon père, je servais mon père, je servais ma mère. Si je prenais -une pièce de gibier ou une pièce de poisson, je l'apportais à mon père; si j'avais un fruit quelconque, acide ou sucré, savoureux et agréable, je l'apportais à mon père. Si j'allais à la chasse aux éléphants et que j'en prisse, je les, apportais à mon père. Si j'allais attaquer un village ou une ville et que j'en ramenasse des éléphants, des garçons, des filles, de l'argent, de l'or, je les confiais à mon père 1.

« Mon père mort, il me resta mon frère aîné 2. Je continuai à servir mon frère aîné comme j'avais servi mon père. Mon frère mort, le royaume m'échut tout entier ».

On verra tout à l'heure la brillante carrière de ce roi, sous le règne de qui le bouddhisme singha 1 lais et la civilisation khmère achevèrent de modeler le jeune royaume t'ai, sans pourtant faire disparaître **de sa structure** sociale certains traits qui l'apparentent à celle des Mongols.

De même qu'au sommet de l'édifice social, mongol est placée la « famille d'or » dont le chef est le grand Khan et dont les princes sont les fils du grand Khan', Râma K'amhèng sera le p'o khun, le père (des) khun, les princes et hauts dignitaires seront les lûk khun ou fils (des) khun. De même que l'aristocratie mongole encadre les diverses classes sociales, « guerriers ou fidèles qui sont les hommes libres par excellence, roturiers qui forment le commun peuple, enfin serfs qui sont en principe de race non-mongole » 2, l'aristocratie guerrière t'aie se distingue à ce point des populations conquises que le terme ethnique t'ai a pris en siamois le sens d'« homme libre » par opposition aux autochtones encadrés dans la société t'aie en qualité de serfs.

Enfin la répartition de la population mongole susceptible de porter les armes en dizaines, centaines, milliers et dizaines de mille sous les ordres de commandants fournis par l'aristocratie des noyan 4, a son équivalent exact dans l'organisation militaire et administrative des T'ais II.

On ignore la date à laquelle Râma K'amhèng, fils du fondateur de la dynastie de Sukhot'ai, succéda à son frère aîné Ban Mũông. Son inscription 6 ne mentionne **que trois dates** :

* 1283, invention de l'écriture siamoise, ou plus exactement du type d'écriture employé dans l'inscription. «Auparavant ces caractères d'écriture t'aie n'existaient pas. En 1205 (= 1283), année de la Chèvre, le roi Râma Kamhèng mit tout son zèle et tout son cœur à inventer ces caractères d'écriture t'aie, et ces caractères existent parce que le roi les a inventés ». On sait que ces caractères constituent une amélioration d'une écriture protosiamoise, qui était elle-même une adaptation de l'écriture cursive khmère du XIIIe siècle à l'usage de la langue t'aie.

* 1285, édification au centre de Si Sach'analai (Çrî Sajjanâlaya = Savank'alok) d'un stûpa dont la construction dura six ans.

* 1292, confection à Sukhot'ai d'un trône de pierre, nommé Manangsilâpâtra 3, « placé ici afin que tous puissent contempler le roi Râma K'amhèng, fils du roi Çrî Indrâditya, souverain des Muong Si Sach'analai et Sukhot'ai, ainsi que les Ma, Kao, Lao, les T'ais qui habitent sous la voûte céleste les T'ais riverains du Nam U et riverains du Mékong, venant lui rendre hommage ».

De ces données chronologiques, il ressort que Râma Kamhèng arriva au pouvoir avant 1283.

Mais si la date de 1281 pour la prise de pouvoir de Makat'o à Martaban est bien exacte, il faudrait faire remonter sensiblement plus haut **l'accession de Râma K'amhèng**, puisque, à cette date, il aurait été déjà assez puissant pour pouvoir donner l'investiture à l'un de ses protégés dans une région aussi éloignée.

Le royaume t'ai de Sukhot'ai à la fin du XIII siècle: Râma K'amhèng.

En 1292, date probable de sa stèle et aussi de l'envoi d'une missive d'or à la cour des Mongols, Râma Kamhèng avait déjà réalisé une sorte d'hégémonie sur un grand nombre de tribus t'aies. Un post-scriptum à l'inscription, qui semble avoir été gravé après cette date, donne le détail de ses conquêtes :

« Râma K'amhèng est le chef et le souverain de tous les T'ais. Il est le maître qui instruit tous les T'ais afin qu'ils connaissent vraiment les mérites et la Loi. Parmi tous les - hommes qui habitent en pays t'ai, on chercherait en vain son égal en science et en connaissance, en audace et en hardiesse, en force et en énergie. Il a vaincu la foule de

ses ennemis possédant de vastes cités et de nombreux éléphants. Vers l'est, il a conquis le pays jusqu'à Saraluang (P'ichit), Song Wwè (P'isnulok) Lum (Lomsak), Bachay, Sak'a' jusqu'aux rives du Mékong, et jusqu'à Vieng Chan, Vieng K'am qui marquent la frontière. Vers le sud, il a conquis le pays jusqu'à Kont'i (sur le Mè Ping entre Kamp'èng P'et et Nak'on Savan), P'rèk (Paknam P'o), Sup'annaph'um, Ratburi, P'ech'aburi, Si Th'amarat (Ligor), jusqu'à la mer qui marque la frontière. Vers l'ouest, il a conquis le pays jusqu'à Mũông Ch'ôt (Mè Sôt), Hangsavati (Pegu) et jusqu'à la mer qui marque la frontière. Vers le nord, il a conquis le pays jusqu'à Mũông P'lè (P'rè), Mũông Man, Mũông Flua (sur la rivière de Nan), et de l'autre côté du Mékong, jusqu'à Mũông Ch'ava (Luang Fra Bang) qui marque la frontière.

« Il a placé et nourri tous les habitants de ces pays dans l'observance de la Loi, **sans exception** »

Que cette énumération de pays conquis soit autre chose qu'une simple rodомontade, on en a la preuve par toutes sortes de recoupements avec les sources étrangères.

La conquête des anciennes possessions khmères dans le bassin du Ménam et du Mékong est apparemment le résultat de cette guerre dont, en 1296, TCHEOU-TA KOUAN, l'envoyé des Mongols au Cambodge, parle en ces termes : « Dans la récente guerre avec les Siamois, tout le peuple khmèr a été obligé de combattre, et le pays a été entièrement dévasté »

La conquête finale de la Péninsule Malaise, où la pénétration des T'ais avait commencé dès l'époque de Chandrabhānu doit se placer aux alentours de 1294. En effet, un envoyé du Siam qui s'était présenté à la Cour de Chine en 1295 reçut une tablette d'or, et une mission repartit avec lui; et, ajoute l'Histoire des Yuan, « comme les gens du Sien s'entretenaient depuis longtemps avec les Ma-li-yu-eul, tous à ce moment se soumirent, et il y eut un ordre impérial disant aux gens du Sien . Ne faites pas de mal aux Ma-li-yu-eul pour tenir votre Promesse » Il semble que, pour diriger cette campagne, Râma Kamhèng se soit installé quelque temps à P'ech'aburi, car en 1294, juste avant la mention d'un ordre impérial du 7e mois enjoignant « au roi du royaume de Sien, Kan-mou-ting (Kamrateng, titre royal khmer) de venir à la Cour » 11, l'Histoire des Yuan mentionne au 6e mois l'arrivée d'un ambassadeur de Kan-mou-ting, de la ville de Pi-tch'a-pouli, qui venait **apporter le tribut**.

Du côté de l'ouest, l'extension de la domination de Râma K'amhèng, qui sera étudiée plus en détail à propos de la Birmanie, aurait eu pour origine une aventure romanesque. La légende raconte qu'un jeune marchand de Donwun (près de Thatôn), d'origine t'aise et nommé Makat'o, se rendit un jour à Sukhot'ai où il entra au service du roi. Très intelligent, il fut rapidement en faveur et devint gouverneur du palais. En l'absence du roi, il séduisit une de ses filles et s'enfuit avec elle à Martaban où il parvint, après diverses péripéties, à faire assassiner le gouverneur birman Aleimma, et à s'installer à sa place. Ces événements se seraient passés en 1281, avant la chute de Pagan. Devenu tout puissant dans le pays, Makat'o demanda l'investiture à Râma Kamhèng qui lui pardonna le rapt de sa fille et lui accorda le titre t'ai de Chao Fa Rua' : c'est le Wareru des chroniques birmanes dont il sera question plus loin.

Du côté du nord, l'inscription de Râma Kamhèng donne pour frontière Luang P'ra Bang qui est situé en réalité au nord-est de Sukhot'ai. Au nord franc, et vers le nord-ouest, la région limitrophe de ses Etats était au pouvoir des deux princes t'ais, Ngam Mũông, chef de P'ayao, et Mangray, chef de Ch'iang Ray, qui en 1287, l'année de la chute de Pagan, avaient conclu une alliance avec lui. De ce côté, c'est Râma K'amhèng lui-même qui fut le héros d'une intrigue - amoureuse avec une des femmes de Ngam Mũông. Ce dernier, ayant réussi à s'emparer du coupable, hésita à le mettre à mort, craignant que l'esprit de

vengeance ne régnât dorénavant entre les deux pays. Il décida de faire appel à l'arbitrage de leur ami commun, le prince de Ch'eng Ray, qui parvint à réconcilier les deux rivaux, au prix d'une amende de 990.000 cauris payables par le séducteur. Les trois princes renouvelèrent alors leur serment d'alliance, en buvant un breuvage auquel chacun d'eux avait mélangé un peu de son sang; ils manifestaient ainsi ce sens de l'unité ethnique qui fit la force des chefs t'ais à l'époque de leur expansion'.

L'Histoire des Yuan, qui fait remonter à 1282 les premières relations diplomatiques entre la Chine et le Siam, mentionne des ambassades du Sien en 1292, 1294, 1295, 1297 et 1299 2 et jusqu'en 1323. On ignore si l'ordre imperial de 1294, enjoignant au roi du Sien « de venir à la Cour, ou, s'il avait une excuse de faire venir comme otages son fils, son frère, et des envoyés » 3, fut suivi d'effet.

La tradition siamoise veut que Fra Ruang, nom sous lequel elle confond les premiers rois de Sukhot'ai, tout en désignant plus spécialement Râma K'amhèng, se soit rendu lui-même en Chine, une et peut-être deux fois, et qu'il en ait ramené l'art de la céramique⁴. Sur ce point, la tradition comporte peut-être une part de vérité, car il n'est guère douteux que certains fours à poterie de Sukhot'ai et de Savank'alok n'y aient été installés par des Chinois.

L'inscription de 1292 donne du gouvernement de Rama K'amhèng *un tableau qui mérite d'être reproduit intégralement « Du 'vivant du roi Râma K'amhèng, cette cité de Sukhot'ai est prospère. Dans l'eau il y a du poisson, dans la rizière il y a du riz; le seigneur du pays ne lève pas de taxe sur ses sujets qui, le long du chemin, s'en vont de compagnie, menant des boeufs pour aller faire le négoce, montant des chevaux pour aller vendre. Quiconque désire faire le commerce des éléphants, ou des chevaux, le fait; quiconque désire faire le commerce de l'argent de l'or, le fait. Si un homme du peuple, un noble ou un chef tombe malade, meurt ou disparaît, la maison de ses ancêtres, ses vêtements, ses éléphants, sa famille, ses greniers à riz, ses esclaves, les plantations d'aréquier et de bétel de ses ancêtres sont transmis intégralement à ses enfants. Si des gens du peuple, des nobles ou des chefs sont en désaccord, le roi fait une enquête véritable, et tranche ensuite l'affaire pour ses sujets en toute impartialité; il ne se met pas de connivence avec le voleur et le receleur; s'il voit le riz d'autrui, il ne le convoite pas; et s'il voit des richesses d'autrui, il n'en est -pas jaloux. Quiconque vient à éléphant pour le trouver et mettre son propre pays sous sa protection, il lui accorde aide et assistance; si l'étranger n'a ni éléphants, ni chevaux, ni serviteurs, ni femmes, ni argent, ni or, il lui en donne et l'invite à se considérer comme étant dans son propre pays. S'il capture des guerriers ou des combattants ennemis, il ne les tue ni ne les frappe. Dans l'embrasure de la porte du palais, il y a une cloche suspendue : si un habitant du royaume a quelque grief ou quelque affaire qui ulcère ses entrailles et tourmente son esprit, et qu'il désire exposer au roi, ce n'est pas difficile : il n'a qu'à frapper la cloche suspendue là. Chaque fois que le roi Râma K'amhèng entend cet appel, il interroge le plaignant sur son affaire et la juge en toute impartialité »

L'inscription décrit ensuite la ville de Sukhot'ai avec sa triple enceinte et ses quatre portes, l'étang qui en marque le centre, «étang merveilleux à l'eau limpide et délicieuse comme l'eau du Mékong en saison sèche », les sanctuaires intra muros, puis à l'ouest de la ville le monastère des Aran'n'ika (Vat Tap'an Hin), où résidait un savant Mahâthera venu de Nagara Çrî Dharmarâja (Ligor); à l'est un grand lac; au nord le marché (talat pasan = bazar) et un prasat qui doit correspondre au monument khmèr de Vat Fra P'ay Luang 1; au sud, la colline (Khao Luang) sur laquelle résidait un génie redouté, le Fra Khap'ung 2, « supérieur à tous les génies du pays. Si un prince quel qu'il soit, souverain de ce, Müông Sukhot'ai, lui rend dignement le culte et lui présente les offrandes rituelles, alors ce pays est stable et prospère; mais s'il ne lui rend pas le culte prescrit et ne lui présente pas les offrandes rituelles, alors le génie de cette colline ne protège ni ne respecte plus ce pays qui tombe en décadence ». Ces rites animistes n'empêchaient pas le roi et son peuple de

pratiquer le bouddhisme du Petit Véhicule de langue pâlie, qui, sous les règnes de ses successeurs, devait de plus en plus subir l'influence de l'orthodoxie singhalaise. «Le roi Râma K'amhèng, souverain de ce Mûông Sukhot'ai, ainsi que les princes et les princesses, les hommes aussi bien que les femmes, les nobles et les chefs, tous sans exception, sans distinction de rang ou de sexe, pratiquent avec dévotion la religion du Buddha et observent les préceptes pendant la retraite de la saison pluvieuse. A l'issue de la saison des pluies, ont lieu les cérémonies du Kathin (offrande de vêtements aux moines) qui durent un mois». La plus importante de ces cérémonies avait lieu à l'ouest de la ville, au monastère des Aran'n'ika, d'où la population revenait en formant un joyeux et bruyant cortège. La fin du Kathin coïncidait avec la fête des lumières, rite d'origine hindoue (Dîvali ou Dîpavali) 1, que l'envoyé chinois TCHEOU TA-KOUAN décrit à Angkor à la même époque 2. « Ce Mûông Sukhot'ai possède quatre portes : une foule immense s'y presse pour entrer et voir le roi allumer des cierges et jouer avec le feu, et ce Mûông Sukht'o'ai est plein de peuple à en éclater »....

Le royaume t'ai de Lan Na: fondation de Ch'ieng Mai (1296)

En même temps que Râma Kamhèng asseyait la domination t'aie sur les populations de l'Indochine centrale, de Luang P'ra Bang à Ligor, à l'exception de Lavo (Lop'buri) qui n'est pas nommé dans l'inscription et qui envoya une série d'ambassades en Chine de 1289 à 1299 1, son allié Mangray, le fondateur de Ch'ieng Ray en 1262, chassait les Môn de Haripunjaya (Lamp'un).

Dès l'année qui suivit la chute de Pagan et la conclusion de l'alliance avec Râma Kamhèng et Ngam Mûông Mangray envoya à Haripunjaya un émissaire qui sut capter la confiance du roi môn Yiba, et se faire donner par lui les fonctions de percepteur. Lorsqu'il eut suffisamment exaspéré les habitants par ses exactions, il avertit Mangray qui en 1291-1292 marcha sur la ville et la cueillit comme un fruit mûr. Le roi môn s'enfuit à Khelang (ancien site de Lampang) où résidait son fils, et après un essai malheureux de reconquête dans lequel le fils fut tué, Yiba se réfugia à P'isnulok.

En 1296, Mangray fonda sur le Mè Poing, à une vingtaine de kilomètres au nord de Haripunjaya, la ville de Ch'ieng Mai, « la ville neuve », sur un emplacement choisi dès 1292 et marqué par le temple de Vat Ch'ieng Man, à la construction duquel il avait présidé avec ses deux alliés 4. La nouvelle cité eut une brillante destinée, tant comme centre politique que comme centre culturel, et est encore aujourd'hui la seconde ville du Siam. L'Etat dont elle fut la capitale porte dans les chroniques en pâli le nom -de Yonao ou Yonakaraththa (royaume des Yûon) ou de Bingarattha (royaume du Mè P'ing) c'est le Lan Na des Siamois et le Pa-pai -si-fou des Chinois mentionné pour la première fois, sous la date du 11 octobre 1292 dans l'Histoire des Yuan 1.

La chronique de Ch'ieng Mai veut que Mangray se soit rendu au Pegu et s'y soit marié avec une princesse, puis en Birmanie, d'où il aurait ramené des artisans mais on n'a de ces voyages aucune confirmation du côté môn ou birman.

Les T'aie en Birmanie à la fin du XII le siècle

Après la chute de Pagan, le bassin de l'Irawadi sombra dans l'anarchie et l'histoire des principautés t'aies qui, sous l'autorité nominale de la Chine, s'édifièrent sur les ruines de la dynastie birmane, est impossible à suivre ici dans tous ses détails. En gros, le pays se trouva divisé en trois.: au sud, le delta peuplé par les Môn, sous l'autorité de Makat'o, alias Chao Fa Rua ou Wareru, qui était installé à Martaban depuis 1281 ; au nord, la haute Birmanie, le futur royaume d'Ava, où les descendants des rois de Pagan continuèrent à régner sous la tutelle de trois frères t'ais Athinkhava (Asamkhyâ), Yazathinkyan